

Envoi des épreuves à

Jean Léonard Léonard  
Résidence Garrigue de Saint Priest  
Bâtiment L, appartement 216  
611 rue de Saint Priest  
34 090 Montpellier  
France  
Courriel : jeanleoleonard@yahoo.fr

Jean-Louis MASSOURRE. – *Le Gascon, les mots et le système*. Paris, Honoré Champion, 2012, 419 p.

L'ouvrage de Jean-Louis Massourre que publie Honoré Champion dans sa collection LEXICA – Mots et Dictionnaires, est à la fois un traité de dialectologie gasconne, une contribution théorique au paradigme de la diffusion lexicale en dialectologie générale, et une contribution de grande qualité à la linguistique romane, à partir de l'une des variétés les plus individuées de gallo-roman, au sein du domaine occitan. Par ailleurs, pour tout lecteur qui apprécie la lecture à la fois de Jorge Luis Borges et de Fernand Braudel, cet ouvrage revêt des aspects borgesiens, en tant que palimpseste condensant un demi-siècle de dialectologie gasconne autour de l'ALG (*Atlas Linguistique de la Gascogne*), et des aspects braudéliens, car c'est là un livre-monde, à partir du prisme gascon, qui aborde aussi bien l'émergence de ce dialecte au sein de l'occitan que sa relation historique à l'arc aquitain, à l'arc pyrénéen, et à ce sous-continent du gallo-roman qu'est le domaine occitan, des Landes à la Provence, en passant par le massif arverno-limousin. L'essai traite en effet aussi bien de la phonologie, de la morphologie et de la syntaxe du gascon dans tous ses états dialectaux, à partir des données de l'ALG, que de questions géohistoriques, de contact de langues (avec le basque, mais aussi avec les langues ibéro-romanes pyrénéennes), sociolinguistiques et même glottopolitiques. La volonté d'exhaustivité est manifeste, l'enthousiasme pour les avancées théoriques de la dialectologie gasconne, à travers les écrits de Jacques Allières, de Xavier Ravier, de Jean Séguy, de Jean-Louis Fossat et de tant d'autres, donne à l'auteur la force d'exhumer et d'appliquer sur des données abondantes tout un pan de la dialectologie structurale fonctionnaliste née au sein de l'école toulousaine de dialectologie, qui eût couru le risque d'être oublié si un tel ouvrage n'était venu à temps pour donner à voir enfin une *synthèse* – on peut même dire, une *grande synthèse*. Tout comme dans la nouvelle *Le Congrès*, de J.L. Borges, c'est une vaste équipe et un vaste monde qui se trouve derrière cette initiative, unifiée sous la plume d'un seul auteur. L'ouvrage, monumental, est donc à la fois une somme et un vibrant hommage aux maîtres de la dialectologie occitane et gasconne mentionnés plus haut. Il s'articule sur 7 chapitres : I. *Origine, spécificités, limites*, II. *Phonétique et Phonologie*, III. *Morphologie, les invariables*, IV. *Morphologie verbale*, V. *Notes de syntaxe*, VI. *Lexique*, VII. (noté par erreur IX) *Le gascon aujourd'hui, ombres et lumières*. Un épilogue rappelle que « le gascon existe, divers dans son unité, un dans sa diversité » (p. 362), résumant bien le point de vue de l'auteur sur une question épineuse, qui parcourt l'ensemble de l'ouvrage, sur la question de l'individuation aussi bien structurale que sociolinguistique du gascon dans le domaine occitan. Cinq index achèvent de faire de cet essai un ouvrage de référence, aisément consultable : index des étymons latins cités, index lexical des mots cités, index des auteurs cités, table des cartes (pas moins de 87, donc près d'une centaine), et table des cartes ALG de référence, pour la phonétique historique et la phonologie, en synchronie. La cartographie a été composée par J-L. Fossat et H. Casanova, utilisant une sémiologie graphique dans l'ensemble

assez aisée à lire, et ces cartes sont le plus souvent accompagnées, du moins pour la phonologie, de tableaux bien conçus rendant compte de la diffusion lexicale par géolecte ou par locolecte. Dans l'ensemble, l'ouvrage est rédigé dans un style clair, clair, précis, parfois enjoué, émaillé de citations de ce « congrès bourgeois » des dialectologues de l'école toulousaine (parfois un peu trop nombreuses ou trop longues, mais le plus souvent pertinentes).

Le chapitre I. *Origine, spécificités, limites* déploie une série de cartes géohistoriques, qui situent clairement le domaine gascon, les régions anciennement peuplées par les peuples aquitains dans l'Antiquité, le réseau de pistes existantes à l'époque de la guerre des Gaules, les voies romaines, les traits différenciant gascon et languedocien, les trois types de gasconité (maximale, moyenne et minimale), en fonction des trois isoglosses que sont le *que* énonciatif, l'amuissement de *-n-* intervocalique (LUNA > *lua*) et la prothèse vocalique prérotique initiale (ROTA > *arròda*). L'auteur ne se sert guère de la dialectométrie, pourtant fer de lance de l'école toulousaine de dialectologie (dont le fondateur, avant Jean Séguy, l'abbé Lalanne, n'est mentionné nulle part dans l'ouvrage), hormis la notion de *gradient de gasconité*, mais on ne saurait lui en tenir rigueur, dans la mesure où le gascon présente une phénoménologie qualitative suffisamment riche et explicite pour que la seule démarche isoglossique permette d'identifier des configurations éloquentes. La carte des fleuves et rivières de Gascogne, avec ses cours d'eau en éventail, depuis le sud-est du domaine, formant une sorte de delta continental, avec son bouquet d'affluents (Garonne, Dordogne, Adour, etc.), se recoupe en grande partie avec la distribution spatiale des toponymes préromans en *-òs*. Tout se passe comme si l'essentiel des grandes divisions tenait là, entre une zone occidentale (Médoc au nord, Landes au centre) et un sud-est de la Gascogne articulant l'arc pyrénéen avec son piémont et ses plaines en contrebas – autrement dit, la division tripartite classique entre gascon occidental, pyrénéen et oriental. La carte des toponymes romans et préromans donne en quelque sorte les noyaux durs, d'où ont pu émerger les aires dialectales au moment de la romanisation. Les limites du gascon avec le reste du continuum occitan sont traitées à l'aide de faisceaux d'isoglosses (p. 48), et une liste détaillée, canton par canton (pp. 49-51). La question du béarnais – devenu désormais une « question béarnaise », est traitée de manière élégante dans la section 6 (pp. 52-54) *le statut dialectal : béarnais, autres variétés*, rappelant à juste titre qu'il faut bien distinguer entre militantisme et description linguistique. En tant qu'ancienne langue administrative et juridique du Parlement de Pau, la variété béarnaise est certes individuable en tant que norme référentielle et langue littéraire (A. de Salettes, Fondeville, Despourens, Navarrot), à un moment donné de l'histoire sociolinguistique du gascon et, partant, de l'occitan, mais sa continuité avec le reste du réseau dialectal gascon n'en reste pas moins incontournable. La graphie béarnaise actuelle n'est pas seulement propre à cette variété, puisqu'elle est également utilisée en Bigorre. Le chapitre II. *Phonétique et Phonologie* est celui qui illustre le plus densément l'approche aréologique (étude des aires dialectales) par la diffusion lexicale – vieille question de la dialectologie, notamment dans le contexte de la tradition hexagonale, si l'on pense au triangle épistémologique que constituent Gaston Paris, Paul Meyer et Jules Gilliéron. L'étude suit le plan classique de tout traité de dialectologie romane : vocalisme (dont voyelles toniques, voyelles atones prétoniques, internes et posttoniques), consonantisme et palatalisations. A ceci près que l'examen des données commence par une approche synchronique, avant de passer au plan diachronique. L'abondance des données, étudiées selon les règles de l'art, étymon par étymon, fait de ce chapitre une source de faits de langue irremplaçable pour les cours de dialectologie gallo-romane en faculté de lettres et sciences humaines. Conformément à son souci de toujours pondérer l'extension des phénomènes en fonction des facteurs de diffusion lexicale, l'auteur prend bien soin non seulement de représenter les aires morpholexicales, liées aux suffixes dérivationnels comme *-ARIU*, *-ARIA*, pour les aboutissements de *-A-* tonique, ou les reflets

des voyelles toniques en contact avec yod – comme c’est la règle en diachronie romane –, mais aussi de distinguer les aboutissements spécifiques, mot par mot, de formes comme NEVE, LEVE, EBULU (pour –E- tonique prélabial, p. 72), ou encore -E- ouvert tonique pré nasal dans TEMPU, REGENTE, DENTE (p. 74), les triphthongaisons *iu > ieu* dans MIV-, FĪLU, APRĪLE, SCRĪBERE en gascon pyrénéen, etc. Cette approche est innovante, en ce qu’elle tient compte du facteur phonolexical (à savoir, changements phonétiques affectant des séquences du squelette phonologique par listes, plutôt que de manière régulière), en indexant les résultats de cette pondération dans des tableaux où des index *ad hoc* représentent des géolectes. Par exemple, dans le tableau de la page 84, la variation des reflets de Ō+yod dans FŌLIAM, CŌXIAM, CŌRIUM, CŌCTU, HŌDIE, NŌCTEM, ŌCTO, \*ŌCLUM donne des diphtongues de type *wæ*, *æi*, des triphthongues *wæi*, *üæi* ou une monophthongue *æ* de manière distribuée, dans le lexique, dans les trois régiolectes *ad hoc* que sont les Landes et la région de Bayonne (symbole D), et la Gironde (symbole X). L’incidence géolectale du lexique sur la géométrie du diasystème apparaît donc clairement grâce à cet astucieux artefact, illustré par ailleurs de manière cartographique. Cet appareil descriptif permet donc d’identifier, au-delà des trois grands sous-dialectes du gascon que sont le gascon occidental (GW), le gascon pyrénéen (GP) et le gascon oriental (GO), des séries de régiolectes plus spécifiques et fluctuants, qui dépassent ou restreignent les limites généralement reconnues des composantes du réseau dialectal gascon. Les effets de symétrie et d’asymétrie sont renforcés par l’usage que fait l’auteur de frontières épaisses, ou lignes de démarcation signalées en forme d’axes découpant de larges zones du réseau dialectal, comme dans les cartes page 90 (Ō tonique postnasal, dans tout le sud du domaine, sauf une partie des Landes), ou page 100 (pénultièmes des proparoxytons apocopés, massivement concentrés à l’est du domaine), qui tracent des seuils d’intensité géolectale des phénomènes. Ces dichotomies sont nuancées par des jeux de cartes utilisant des frontières épaisses contrastant avec des frontières à pointillés à gros grains (p. 101, pour différentes séries de proparoxytons apocopés). Les phénomènes relatifs au consonantisme sont moins sujets à la variation phonolexical : plus massifs, ils font apparaître des aires discrètes, hormis certaines variables comme le -N- intervocalique (carte p. 121). L’incidence phonolexical n’est pas absente cependant : FL- initial peut ainsi varier sensiblement dans les listes (FL- > *fl-*, *hl-*, *hr-*). Cependant, la cartographie décrivant cette complexité interne n’est pas toujours réussie : les cartes p. 130, 132, 134 sont moins lisibles que les précédentes. Il est indéniable par ailleurs que l’auteur se trouvait face à des problèmes de sémiologie graphique qui restent à régler, en dialectologie, pour décrire la variation phonolexical – l’école de dialectologie polonaise utilisait à cette fin des pastilles avec un éventail de rayons colorés ou en grisés, mais les procédés et les traditions de sémiographie quantitative ne sont pas aisément transférables d’une école de cartographie à l’autre.

Le chapitre III. *Morphologie, les invariables* présente un inventaire des procédés de dérivation suffixale substantivale et adjectivale, mais aussi des procédés flexionnels de nombre (pp. 149-162), fournissant des données précieuses pour une définition des radicaux et des fonctions paradigmatiques dans le lexique gascon. Cette partie est suivie d’un sous-chapitre sur les formes pronominales (162-200), opposant un type général (*lo*, *la*) à un type « pyrénéen » (*eth/eths*, *era/eras*) (un type *sa* pour *la*, issu de *ipse*, est également recensé, pp. 171). Cette partie traite davantage du système que des aires, qui reviennent au centre de l’analyse dans l’examen des formes pronominales possessives (pp. 193-199) – avec un étagement des variables en trois bandes horizontales, du nord au sud, en fonction de la détermination optionnelle (*su* versus *lu sun/eth sun*). Ce chapitre se termine avec un inventaire des démonstratifs (avec trois degrés de distance ou éloignement), des relatifs, des interrogatifs, des indéfinis, des prépositions et des adverbes (200-210). Il forme, avec le chapitre suivant, le premier volet de la grammaire du gascon selon l’auteur : le deuxième volet est le chapitre IV. *Morphologie verbale* (200-275), qui présente une systématisation et une synthèse très réussies

d'un des volumes les plus ardues de l'ALG – celui sur le verbe gascon. Pour qui connaît les difficultés de lecture – devenues quasiment légendaires chez les romanistes – du volume en question, le chapitre IV du livre de J-L. Massourre mérite de figurer dans les annales des services rendus à la linguistique romane. La présentation des classes flexionnelles (CF) du latin, en 4 types principaux (CF I AMO, II DELEO, III « pure » LEGO, III mixte CAPIO, IV AUDIO) est posée d'emblée, et servira pour décrire les inventaires désinentiels (tableaux pp. 223-224) mais surtout, de manière limpide, les paradigmes de nombreuses variétés dialectales représentatives de types flexionnels (pp. 258-275). L'auteur décrit ensuite l'aréologie de certains augments thématiques, comme l'inchoatif (carte p. 212), qui, outre l'individuation de quatre géolectes, montre un fort polymorphisme dans la zone pyrénéenne. Une autre carte, p. 222, qui délimite l'aire des indicatifs présents (IP) « forts » contre les IP « faibles » – autrement dit, rhizotonie généralisée contre rhizotonie sauf pour les personnes 4 et 5, à voyelle désinentielle tonique – et les IP « hybrides » (personnes 1, 2, 3, 6 à voyelle radicale tonique, personne 4 forte, personne 5 faible), illustre une de ces grandes asymétries qui partagent le diasystème sur le plan géolectal : le gascon occidental atteste le premier type, tandis que le reste du domaine, au sud et à l'est, relève du « modèle provençal » - le second type. Le troisième type, « hybride », ne se rencontre qu'aux marches septentrionales du domaine, de dimension lolectale (par ex. une micro-aire dans le Médoc). L'auteur présente ensuite les données, tiroir par tiroir (TAMV), avec de nombreuses cartes qui font émerger tantôt des asymétries massives comme celle de l'accentuation des radicaux, soit des géolectes précis (l'ouest des Landes pour l'absence de prétérit, présence de l'imparfait du futur au sud du domaine, ex. *non savívo que benkóris* « je ne savais pas que tu viendrais », *s'at hesóris se podibes ?* « le ferais-tu si tu pouvais ? »). Suivent les paradigmes plus restreints, qu'on traiterait aujourd'hui selon les « règles de Pānini » : les verbes monosyllabiques (244-246), les verbes anomaux (246-254) « être », « aller », « faire », pour passer enfin à l'approche diachronique (254-258), puis à une liste extrêmement utile et bien faite de paradigmes pour les lolectes de Bedou, Biran, Ourde, Lescure, Sauveterre-de-Béarn, Mézin, Mézos, Saint-Vivien-de-Médoc, Barège, et du Val d'Aran. Le chapitre V *Notes de syntaxe* (277-307) constitue une précieuse esquisse de description syntaxique d'un dialecte occitan – domaine encore insuffisamment exploré malgré les contributions décisives d'illustres prédécesseurs, comme Jules Ronjat (1913) et Robert Lafont (1967). L'énonciatif *que* et son aréologie (ex. *qu'es bon* « c'est bon », *que boha eth vent* « le vent souffle », *que copèi aquet grand càsso dab era picassa ena màda de dessus* « j'ai coupé ce chêne à la lisière supérieure [du pré] ») occupent la plus grande partie de la section qui ne concerne pas ce que l'auteur appelle « domaine verbal », mais où l'on trouvera la syntaxe des complémentations, à travers le subjonctif. Un certain fétichisme du *que* énonciatif pousse l'auteur à distinguer celui-ci et son aire géolectale de ce qu'il appelle, à notre avis de manière discutable « l'énonciatif zéro », qu'il érige en tant que marque – autrement dit, de « marque zéro », ce qui est en soi un oxymore –, dans la mesure où cet « embrayeur » déclaratif (ou *shifter* pour reprendre un vieux terme à Roman Jakobson) s'oppose à son absence, qui peut prendre valeur d'interrogatif (p. 282). Sur le plan aréologique, on voit en effet émerger dans l'espace géolectal gascon trois bandes obliques, avec « l'énonciatif zéro » qui forme un couloir orienté sur un axe sud-est/nord-ouest. Les relations qu'entretient l'énonciatif avec son absence semblent en effet relever d'un réseau de traits de modalité (assertion *versus* interrogation, négation), et sont en outre sujettes à un gradient de variation (293-296). J-L Massourre suggère une hypothèse personnelle pour expliquer l'émergence de cet embrayeur en gascon : en tant que « surmarque » syntaxique, il ressortirait davantage d'une stratégie d'emphase prosodique (une topicalisation déclarative, en quelque sorte) que d'une dynamique de marquage morphosyntaxique à teneur sémantique (p. 294 « nous pensons que les énonciatifs obéissent à des lois prosodiques qui justifient qu'ils soient utilisés comme surmarques syntaxiques et non

pas, seulement, sémantiques »). L'énonciatif serait une marque de borne initiale d'énoncé contraint par la « matrice syntactico-mélodique », qui exigerait une saturation à gauche de l'énoncé (p. 295), pour laquelle le proclitique monosyllabique *que*, par ailleurs de haut rendement en tant que complémenteur, serait un candidat idéal. L'auteur utilise donc implicitement la notion de *contrainte*, d'*interface* (prosodie/syntaxe), pour aboutir à cette explication. C'est l'une des grandes qualités de J-L Massourre, qui sait habilement et intelligemment utiliser les ressources de la linguistique théorique, avec humilité, sans en utiliser les termes les plus techniques, pour donner à connaître les faits d'une façon très personnelle, le plus souvent pertinente et stimulante.

Le chapitre VI, sur le lexique (307-332), présente les strates lexicales, endogènes et de contact, à la manière d'Antoine Meillet dans son *Esquisse d'une histoire de la langue latine* (1928), lorsque celui-ci décrivait les strates indo-européennes dans le vocabulaire latin. On pourra reprocher à l'auteur, en ce qui concerne la section des termes qui présentent des correspondants en basque, de ne pas toujours discerner entre les emprunts probables au basque et les emprunts que le basque a pu faire au gascon et à l'occitan au cours de l'histoire – la phonologie même de nombre des équivalents basques trahit souvent un emprunt roman, que l'auteur ne semble pas identifier, ou du moins, il eût été bon de développer davantage cette partie. L'auteur énumère ensuite les éléments celtiques et germaniques du vocabulaire ; la partie sur le fond latin mériterait d'être davantage développée. Des listes de termes partagés avec des langues de l'arc pyrénéen, comme l'aragonais et le catalan sont particulièrement riches, et demanderaient également à être contextualisées. Le reste du chapitre sur le lexique systématise les procédés de dérivation et de composition (320-332), en attribuant cette fois, à la différence des listes exposées dans le chapitre III des *invariables*, des valeurs sémantiques ou fonctionnelles aux affixes. Là encore, ces données et la construction métalinguistique développée pour les présenter, seront fort utiles aux usagers de cette véritable grammaire des parlers gascons qu'est *Le Gascon, les mots et le système*. Enfin, le chapitre VII, *Le gascon aujourd'hui, ombres et lumières* (333-363) s'intitule ainsi sans doute pour conjurer ce que pourrait être un chapitre final *Rise and Fall of Gasconian*, dans la mesure où l'auteur rappelle les deux défis qu'affronte désormais le gascon : d'une part, de « sa pérennité à l'oral comme à l'écrit » (333), d'autre part, de la forme que prendra le gascon de demain, que ce soit à l'oral ou à l'écrit. L'auteur expose donc les données démographiques de ce qu'on peut supposer être la pratique du gascon de nos jours, et constate que l'occitan n'est désormais parlé que par 7,2% de la population aquitaine, avec 166 600 habitants se déclarant locuteurs ; la langue se maintient principalement dans les Landes et les Pyrénées-Atlantiques, surtout dans le secteur primaire (30% sont agriculteurs) et dans l'artisanat et le petit commerce (7% environ) ou les milieux ouvriers (même proportion). De 1915 à 1945, la population occitanophone de la région a baissé de 60%. Le gascon – et l'occitan de manière générale – est donc une langue « en danger », qu'on pourrait classer comme « en risque non immédiat de disparition ». Sans doute est-elle moins une langue « vulnérable » que bien d'autres se trouvant dans une situation analogue d'attrition de sa population et de marginalisation de son statut, dans la mesure où elle bénéficie d'une histoire et d'un corpus prestigieux, ainsi que d'une mobilisation militante appréciable – encore faudrait-il que des tensions internes, comme celle qui opposent partisans d'un béarnais individué sur tous les plans, fassent place à une fédération des efforts face au danger de disparition de la langue, quelle que soit la variété. Hormis un passage quelque peu abscons à nos yeux sur « le cadre de la dénomination » (336-337), l'auteur développe de manière opportune « la dialectique du divers et de l'un », faisant le point sur la question occitane – terme qui ne fait pas consensus, ni chez les Béarnais, ni chez les Provençaux – , sur les choix de codification (section sur les « règles orthographiques » et leur justification, parfois discutable, quand le *divers* est laminé au profit de *l'un*), sur la coexistence français/occitan/gascon dans la société moderne (section « penser

français, écrire gascon ? », pp. 355-360). L'auteur clôt son essai avec un épilogue dans lequel il rappelle que sa « traversée de l'Atlas Linguistique et Ethnographique de la Gascogne » s'est faite sous « les Ombres tutélaires de Jean Séguy et de Jacques Allières », qu'il a tenté à la fois d'écrire le manuel de dialectologie gasconne qui aurait pu naître de cette vaste entreprise qu'est l'ALG, à la fois en reproduisant fidèlement les données recueillies par les maîtres de la dialectologie gasconne, tout en prenant l'initiative de suggérer des hypothèses nouvelles. En outre, l'auteur a, tout comme Jean Séguy et ses collaborateurs, fait du terrain, et écouté inlassablement des enregistrements des variétés gasconnes, il mesure la marge d'irréductibilité de l'oral par l'écrit, que ce soit à l'aide d'une notation phonétique ou à l'aide d'une graphie. Il mesure l'immensité du trésor que représente le corpus recueilli dans le cadre de l'ALG, qui est bien plus qu'un atlas linguistique publié à l'apogée de la dialectologie structurale : on peut même affirmer qu'en tant que projet visionnaire en son temps, et encore aujourd'hui d'une indéniable modernité, l'ALG en tant que projet et en tant que méthode constitue un véritable sous-continent empirique pour la documentation de l'oralité gasconne, occitane, et de manière plus générale, pour l'avancement des méthodes de documentation de langues en danger. Cet ouvrage de J-L Massourre contribue à le démontrer par la méthodologie, les faits, les concepts, et les modèles mis en œuvre dans cette remarquable synthèse sur le diasystème gascon comme composante originale au sein du domaine occitan, dans son unité à travers sa diversité.

Jean Léo LEONARD  
IUF & Paris 3-CNRS (UMR 7018)  
Labex EFL (axe 7, EM2)